

Télérama NO 2621-5 avril 2000

## Le sens de la marche

Une petite dame se Promenant récemment dans le jardin du Palais-Royal, à Paris, s'arrêta devant une œuvre de l'Israélien Zadok Ben-David (*Conversation Piece*, 1996, un grand bronze représentant un gigantesque personnage accroupi dont de petites figurines palabrant occupent le quart supérieur du corps évidé), elle s'arrêta, donc, l'observa, lut le cartel, fit une moue sceptique, et dit à l'amie qui l'accompagnait : « Il faudrait des explications. » L'œuvre, pourtant, ne cachait pas le but qu'elle se fixait — mais peut-être ce but était-il trop évident ?

« Le projet constitue une recherche sur l'action des mécanismes idéologiques dans une société politique. » Ainsi commence le texte de l'artiste moscovite à la mode, Oleg Kulik, destiné, justement, à expliquer l'origine de son œuvre, ici vidéo, intitulée *La Chambre rouge*, exposée au Jeu de paume. On y voit, entre autres, deux chiens se masturbant, selon un trucage grossier, sur les jambes d'un homme nu brandissant un drapeau rouge. Cela n'a rien à voir avec la sculpture de Ben-David, si ce n'est l'évidence d'un discours — et l'appauvrissement de ce discours au cours de ce siècle. Mais pourquoi, lorsque Picasso assemble en 1943 une selle et un guidon de vélo, réalisant ainsi une tête de taureau stylisée, pourquoi nul ne songe à demander des explications ? La réponse la plus simple consiste à dire : parce que la Tête de taureau est une sculpture renvoyant l'évidence à l'œuvre et non au bavardage qui



F. FLURY

Stanbein-Spielbeln  
(1982), demi-homme de bronze de  
Markus Lüpertz. Brutal, massif.  
Mais subtil.

l'entoure. Ainsi, d'un point de vue purement sculptural, *Conversation Piece* souffre d'un déséquilibre, d'une mauvaise répartition des masses, d'une platitude consternante, etc. On pourrait dire à peu près la même chose de *1.11 Chambre rouge* et de la plupart des œuvres des artistes de l'Est (exception faite de l'installation d'Ilya et Emilia Kabakov) exposées au Jeu de paume : elles sont bavardes et niaises, conceptuellement pauvres, proches souvent du ridicule.

Revenons au jardin du Palais-Royal, où se déroule une exposition de sculpture, de Rodin à aujourd'hui, sur le thème de L'homme qui marche. Inutile de s'attarder sur le très moderne *Homme qui marche* sur la colonne de Rodin (1901), ni sur le magnifique *Pèlerin* de Bourdelle (1909-1928), ni sur le *Marcheur* de Giacometti, ni sur le *Coureur* de Germaine Richier, ni même sur l'autre *Marcheur*, splendide, celui de César avant qu'il ne devienne le *fanfaron César*, daté de 1954. Que présentent les artistes contemporains ? Principalement leur différence, leur petit chemin personnel, certain piochant dans la bande dessinée (*O' Reilly*), un autre dans la petite performance (*l'astronaute* réalisé à l'aide de cintres en fer de David March), un autre dans l'imagerie populaire (*l'abominable bébé géant* de Patrick Mimram), un autre encore dans l'illustration de mode désuète (*Chen Ylfei*), bref, des œuvres renvoyant toutes à l'évidence de discours cent fois rabâchés.

Seuls I • Allemand Markus Lüpertz (*StanbeinSpielbein*, 1982, un demi-homme en bronze, des pieds au bassin, dont la puissance, la massivité et la brutalité s'inscrivent dans la lignée des *Dos* de Matisse, du *Balzac* de Rodin ou du *Pèlerin* de Bourdelle), le Taïwanais A-Sun Wu (*Force en mouvement*, 1999, une sorte de girafe monstrueuse évidée et bicolore, d'inspiration picassienne; réalisée à partir de matériaux de récupération — des pots d'échappement d'automobiles), et le jeune Sénégalais Ndary Lo (*L'homme qui marche*, 1997, une accumulation de fers à cheval retravaillés décrivant un personnage giacomettien), seuls ces trois artistes échappent à l'anecdote et osent s'affronter à la sculpture. L'œuvre de ce dernier (Ndary Lo, seul Africain présent) se trouve reléguée dans le hall du ministère de la Culture donnant sur le jardin. Peut-être l'a-t-on trouvée trop proche du *Marcheur* de Giacometti ? Peut-être n'a-t-on pas remarqué la souplesse de sa démarche et la grâce du mouvement de ses bras ? Peut-être ces différences fondamentales n'étaient-elles pas assez marquées pour des regards contemporains manquant singulièrement de subtilité ? En tout cas la petite dame et son amie, elles, ne l'ont pas vue •

L'homme qui marche, de Rodin à Mimram, jusqu'au 12 juin, jardin du Palais-Royal 75001 Paris. L'autre moitié de l'Europe, jusqu'au 9 avril, galerie nationale du Jeu de paume, 1, place de la Concorde 75008 Paris (mar. de 12h à 21h30, du mer. au ven. de 12h à 19h, sam. et dim. de 10h à 19h).